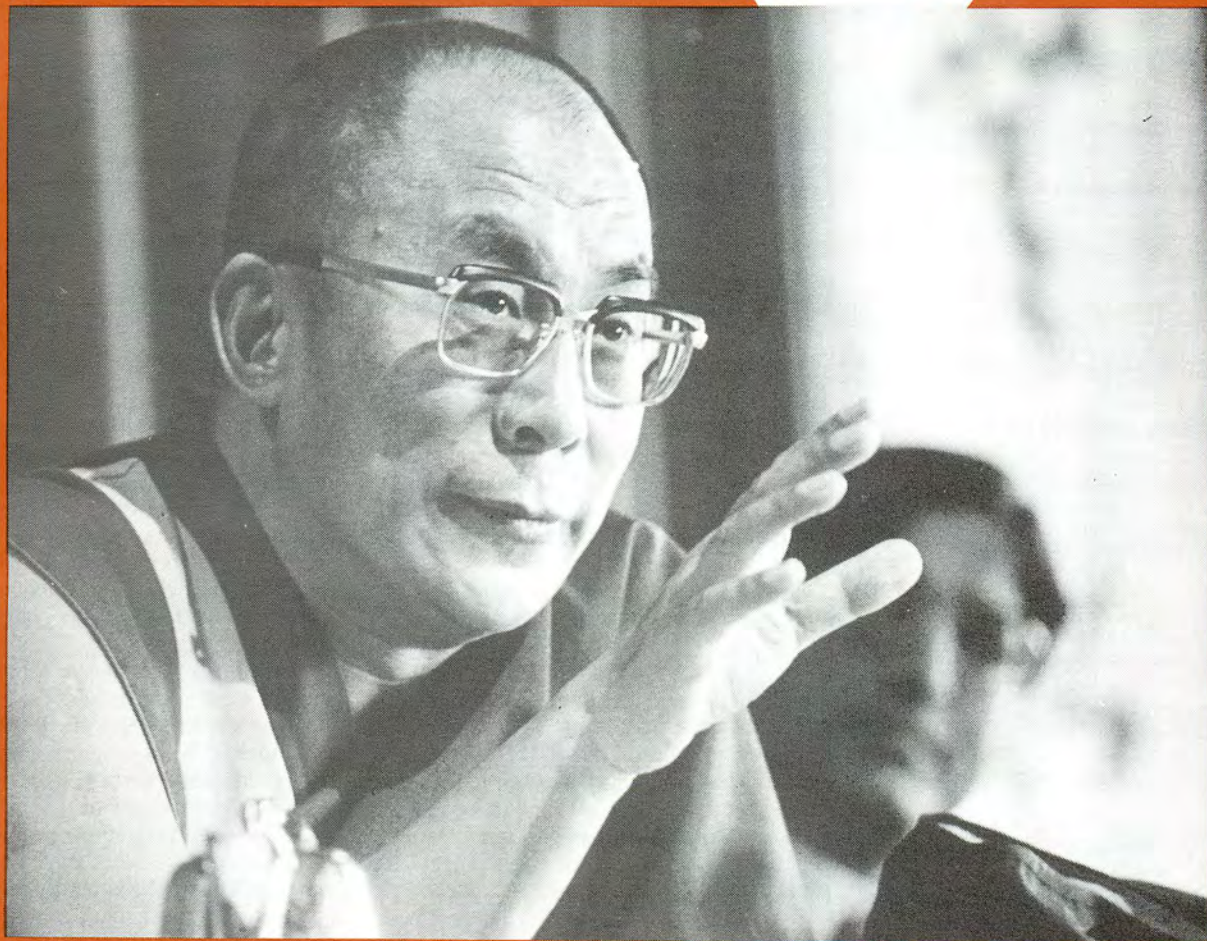


TRIBUNE DE CAUX

changer



Le Dalaï-lama à Caux

LES RENCONTRES DE L'ETE



L'Europe recentrée

Rendez-vous africain

Les trois Amériques face à face

Familles du monde entier

L'homme et l'économie



changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle
publiée par le Réarmement moral

Commission paritaire de la presse : N° 62060

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Frédéric Chavanne, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Nathalie O'Neill, Charles Piguët, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau, Maurice Favre, Hélène Golay, Colette Lorain.

Société éditrice : Editions, théâtre et films de Caux, S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : Publications Périodiques Spécialisées, 01600 Trévoux (France).

France : 68 bd Flandrin, 75116 Paris.

Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.

Tél. (022) 33.09.20.

ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros)

France : FF 80 ; Suisse : Fr.s. 24. - .

Belgique : FB 575 ; Canada : \$ 17. - .

Autres pays par voie normale : FF. 90 ou Fr.s. 27. - . Pays d'outre-mer, par avion : FF. 100 ou Fr.s. 30. - . Prix spécial étudiants, lycéens :

FF. 40 ; Fr.s. 15. - ; FB 280.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68 boulevard Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou par C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 123 rue Th. de Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387 chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat de 5 000 francs CFA (abonnement avion) ou 4 500 francs (par voie maritime) à « Changer » (68 boulevard Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T, La Source, France.



Les délégations de tous les continents. le panorama mondial qui se déroule sous nos yeux lors des séances plénières. l'animation de la salle à manger. les soirées au théâtre. c'est là ce qu'il y a de visible à Caux. le centre mondial des conférences du Réarmement moral, en Suisse (notre photo) et qui touche les cœurs et frappe les imaginations. De même les déclarations, honnêtes et courageuses. les témoignages, souvent saisissants : celui des Ougandais - chrétiens et musulmans - traqués par la famine et par le meurtre. mais unis et déterminés : celui de l'amiral américain qui, après sept ans dans les geôles nord-vietnamiennes en ressort la foi renforcée : les heures passées avec le Dalai-lama, qui a tant frappé chacun par l'extrême cohésion entre ses paroles et sa façon d'être.

Il y a aussi les hommes et les femmes sans pays, exilés de toutes origines. de plus en plus nombreux sur notre globe qui, à Caux, apprennent à transformer la nature de leur combat. il ne s'agit plus de se battre contre un régime. mais pour des hommes.

Le visible et l'invisible

Et puis, il y a la partie invisible ou à demi-visible que l'un ou l'autre des participants peut entrevoir lors d'un repas ou d'une promenade sur la terrasse. mais qui ne se révèle pas au grand jour. qui n'a pas forcément à se révéler.

C'est là qu'est le ferment d'une société nouvelle. le facteur « changement » qui rend les gens contagieux : les réconciliations. entre un Québécois et un Canadien anglophone. frères ennemis depuis des années. entre un citoyen germanophone du Tyrol du sud et une femme de la bourgeoisie romaine : les décisions, prises dans le secret des cœurs ou à l'issue d'une conversation « entre quatre yeux » et qui libèrent toute une vie : les corrections de trajectoire qui engagent une existence dans une action positive... On trouve ainsi à Caux « la dimension spirituelle des réformes économiques les plus nécessaires », selon le mot d'un homme politique des Caraïbes.

Ce numéro spécial ne peut donner une image que partielle de ce qu'auront été les rencontres de 1983. D'un côté les 2 000 participants. les 44 000 repas servis. les cinq sessions principales. les interventions brillantes ou émouvantes. De l'autre. les découvertes. les guérisons. les démarches personnelles. Nous espérons que ces pages inspireront nos lecteurs et encourageront ceux d'entre eux qui ne connaissent pas Caux à s'y rendre une prochaine année.

Dans la vie, il faut entreprendre une tâche qui vous prenne vingt ans. pas deux ans. a dit un participant américain. C'est ce qu'ont fait les Suisses en créant Caux au lendemain de la deuxième guerre mondiale. et ce qu'ils l'ont encore en ouvrant les portes année après année. Hommage leur soit rendu.

La Rédaction

Que veut le Réarmement moral ?

La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.

Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Tel est le cheminement.

Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.

Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.

Des choses bien assurées :

winterthur
assurances

La vraie dimension de l'Europe

La voix de la Pologne, France et Angleterre. L'apport des migrants

Ils étaient plus de 400 assemblés à Caux, ce 9 juillet dernier. Le thème les concernait tous. La télévision aussi était au rendez-vous. Plusieurs personnalités de la vie nationale suisse étaient venues accueillir les représentants d'une vingtaine de pays dont certains étaient arrivés des Etats-Unis, d'Afrique et du Japon. Avec cette première rencontre débutait le cycle des conférences d'été à Mountain House.

« A Caux les rideaux de fer tombent dans le cœur des gens, dans les familles et entre les nations » : c'est Juliet Boobbyer, une mère de famille anglaise, qui parle. « Ensemble nous allons découvrir comment un continent de gens énergiques, doués et querelleurs peut s'engager sur une voie nouvelle, en solidarité avec le reste du monde. » Construire « une Europe des cœurs », le slogan est lancé par une autre participante. Défi aux réalités complexes et pesantes de la vie politique et économique de notre communauté.

Offensive polonaise

Mme Girard-Montet est conseillère nationale et présidente de la délégation suisse au Conseil de l'Europe. Elle ressent la nécessité de placer l'homme au centre de toute réflexion, ce qui revient à « mettre la famille en évidence car c'est elle, plutôt que l'Etat, qui est dépositaire des transmissions culturelles ». Le professeur Rieben, directeur du Centre d'Etudes Européennes, souhaitera ultérieurement que « nos pays puissent remplir leur rôle de formateurs de personnes humaines ». Aucun participant n'oubliera son passionnant exposé sur la « Contribution de l'Europe à la paix dans le monde » (1) ni la véritable offensive polonaise qu'il aura déclenchée : un groupe de représentants de cette nationalité lui reprochera en effet vivement d'avoir parlé d'une Europe apparemment limitée à l'actuelle Communauté et d'en oublier le reste. Réponse du professeur : « Non, je ne l'oublie pas. Vous aussi, vous êtes la chair combien vivante de l'Europe, un membre essentiel de la famille. » A l'assistance aussi de prendre bonne note et à ceux qui l'au-

(1) Nous publierons de larges extraits de cet exposé dans notre prochain numéro.

raient omis de réajuster leur conception de l'Europe à ses vraies dimensions. La présence de leurs frères polonais les y aidera. C'est peut-être dans leur région que se jouera l'avenir du continent. Un message est parvenu d'Espagne. Il exprime à la Conférence les meilleurs souhaits du premier ministre de ce pays. « Ces dernières années, dit ce message, la réconciliation a été un mot-clé en Espagne, et notre gouvernement a la ferme intention de renforcer cet état d'esprit dans toute la nation. »

« Découvrir ce que les autres ressentent vraiment »

La rencontre européenne a été conçue par des personnes qui, en France et en Angleterre, ont essayé ces dernières années, par des échanges répétés, de dépasser l'antagonisme séculaire entre leurs deux pays. La question des relations franco-britanniques restera une constante de ce forum européen. Dans les négociations souvent difficiles qui ont lieu au niveau européen, déclare un haut fonctionnaire de la C.E.E., on se raccroche encore à la poutre-maitresse que constitue l'unité franco-allemande bâtie immédiatement après la guerre : « elle a été le coup d'envoi d'une coopération européenne. Il faut maintenant une nouvelle impulsion. » La source de celle-ci jaillirait-elle de rapports nouveaux entre France et Angleterre, ceux du moment laissant encore fort à désirer ? La réflexion d'un fonctionnaire du ministère français de l'Agriculture en témoigne. « J'ai toujours pensé que la présence des Britanniques dans la C.E.E. était un obstacle au progrès. » Une autre vision des choses est née en lui au cours de son séjour à Caux. Il y rencontre des agriculteurs d'Outre-Manche et déclare : « Je compte sur eux pour développer des contacts avec des agriculteurs français ». « C'est une chose de se plaindre et c'en est une autre de rendre visite à nos partenaires dans leur pays, pour découvrir ce qu'ils ressentent vraiment », affirme par ailleurs un exploitant britannique qui, ces dernières années, a reçu des agriculteurs français chez lui à de nombreuses reprises ». Si nos pays ont tant bien que mal cessé de s'entre-déchirer, il semblerait qu'aujourd'hui ils aient effectivement be-



Hôtes suisses de la session :
Mme Girard-Montet, conseillère nationale ;
M. J.-F. Leuba, président du Conseil d'Etat vaudois ;
M. Thonney, président du Grand conseil vaudois. En bas : Mme B. John, responsable des immigrés à Berlin-Ouest.





soin d'apprendre à se mieux connaître. De l'intérieur. Une nouvelle réconciliation pourrait en résulter. Celle-ci trouve toute sa raison d'être quand on pense à la suggestion émise dans un groupe qui se réunira régulièrement pendant l'été à Caux pour se pencher sur les questions de l'agriculture dans le monde. « Des agriculteurs français et britanniques pourraient-ils contribuer à la relance de l'agriculture en Pologne en accueillant des Polonais pour des stages sur leurs fermes ? »

« Une lumière qui blesse »

Une voix de l'Est s'est aussi fait l'écho du besoin de réconciliation entre les hommes. Celle d'Olgierd Stepan, un architecte polonais vivant à Londres. Il a fait part à la conférence de ses expériences de rapprochement entre des Polonais et des Allemands dans le cadre de rencontres internationales. « Nous dressons des barrières pour nous protéger. Elles doivent tomber, a-t-il affirmé. On doit apprendre à se rencontrer dans un esprit de vérité, en étant honnête sur ce qui nous blesse vraiment. Je m'ouvre à l'autre et je le lui dis : voilà ce qui me fait mal. Alors lui pourra me dire : je te demande pardon. » Pour Olgierd Stepan, un vrai dialogue de réconciliation est toujours difficile à amorcer. Il ne saurait être efficace sans être coûteux. « Il faut être prêt à mourir à soi, renoncer à une partie de nous-mêmes. A exposer des recoins sombres de notre âme à la lumière de l'Esprit. Une lumière qui blesse, comme elle a blessé saint Paul sur le chemin de Damas. Mais au terme d'un vrai dialogue de réconciliation, a-t-il ajouté, on peut faire l'expérience d'une libération profonde qui nous transforme et nous réconcilie à la fois avec notre voisin, avec Dieu et avec nous-mêmes. »

On estime à quinze millions le nombre de personnes qui, en Europe, vivent et travaillent dans un pays autre que celui de leur origine. Ces vastes déplacements de population sont-ils des facteurs d'enrichissement humain ? La coexistence de cultures différentes dans un même pays est-elle un atout ou une source de divisions ? A quelques jours d'intervalle, deux interventions ont apporté un nouvel éclairage sur la question.

Giovanni Brandani est un ancien travailleur saisonnier italien établi en Suisse. Pour lui, il faut commencer par « parler de mobilité humaine plutôt que d'immigration. L'immigré doit devenir non pas un instrument de l'économie mais un sujet actif qui peut, par lui-même, décider de l'endroit où il veut investir sa propre vie. » Plus qu'une utopie, une vision. Et qui aurait de grandes répercussions politiques et économiques. « Les ouvriers voient souvent dans ceux d'un autre pays des concurrents pour des places de travail, continue M. Brandani. « L'autre » de-

vient une menace pour mon emploi et ma famille, pour tout ce que je possède, pour ma sécurité matérielle. Nous devons toucher, conclut-il, aux racines historiques de cette culture, de cette idéologie dominante qui encourage et justifie le mythe de la possession et de la liberté individuelles séparées de tout sens de responsabilité. »

« 13 % de la population de Berlin est de nationalité étrangère. » Mme Barbara John nous parle de sa ville, où elle occupe les fonctions de chef du service de la main-d'œuvre étrangère au sénat de Berlin-Ouest. La plus forte concentration turque du monde en dehors de la Turquie s'y trouve rassemblée. Voilà un défi aussi important et exaltant, selon elle, que celui que Berlin a connu au lendemain de la deuxième guerre mondiale : être un pont entre l'Ouest et l'Est. Mais pour que la diversité des cultures dans une même société soit un atout, il y a des conditions à observer.

« Du temps pour s'adapter »

« Il faut donner aux immigrants du temps, poursuit Mme John. Beaucoup de temps pour s'adapter. L'intégration est un processus de longue haleine. Il faut faire preuve de patience, en même temps que de détermination en encourageant cette intégration par toutes sortes d'initiatives. Les minorités étrangères ont aussi besoin d'une grande liberté pour trouver leur mode d'expression propre et leur identité culturelle et religieuse au sein d'une nouvelle culture. Leur fidélité à leurs traditions peut détonner dans nos sociétés, où l'on ne porte pas le voile, par exemple, où les femmes ne sont plus soumises à leur mari, à leur frère ou à leurs parents. Mais le respect de ces traditions est fondamental pour ces gens. Il est une base d'où ils découvriront par la suite de nouveaux modes de vie. Enfin la société d'accueil doit donner aux étrangers un sentiment de sécurité. L'acquisition de la citoyenneté du pays ou d'une forme de propriété aideront dans ce sens. Mais ce dont les minorités de nos pays ont besoin avant tout, c'est de notre confiance. Et cela ne se transmet pas par des lois ou des règlements. C'est une relation d'individu à individu. Un domaine vital auquel chacun peut contribuer. »

Qui pouvait garder de l'Europe une idée statique, une image vieillie, des espoirs flétris au terme de cette première semaine de rencontres à Caux ? Notre continent est en pleine mutation. S'il tâtonne encore à la recherche d'une identité nouvelle par-delà les vastes redistributions humaines qu'il connaît, on sent venir la prochaine étape de sa croissance. Jadis à l'Ouest, son centre de gravité se déplace. Les continents frères tendent la main. D'immenses tâches s'offrent à nous.

Nathalie O'Neill



Pèlerinage sur les lieux où vécut saint Nicolas de Fluë, conciliateur de l'Europe d'autrefois. Dialogue : A gauche, M. Stepan, Polonais de Londres ; à droite, M. Tabibi, ancien ambassadeur d'Afghanistan. Ci-contre : M. Brandani. En bas, le prof. Rieben.





Afrique : les exigences de l'unité

Afrique, mon Afrique, te voici aujourd'hui sous le toit d'une autre maison. Différent d'Addis Abeba, de New York, de Genève. Afrique, mon Afrique, Caux t'offre l'hospitalité, Caux t'offre la possibilité de voir ton avenir sous un autre angle, Caux où conversent des hommes de toutes les origines, de toutes les religions dans une famille de chaude fraternité. Africains, laissez-vous guider par Dieu pour trouver la solution aux grands problèmes qui déchirent notre Afrique. Rétablissez le pont détruit par les ambitieux de la colonisation. Puisse Dieu nous inspirer davantage dans la reconquête de notre Afrique dont le message pour l'humanité sera la tolérance et l'amitié entre les peuples du monde.

Ces phrases du médecin guinéen Kourouma Bengali expriment ce que ressentaient sans aucun doute la plupart des Africains venus de vingt-et-un pays à la rencontre organisée par certains d'entre eux du 15 au 22 août.

L'un des points marquants de ces journées aura tenu à la capacité de rassembler les gens les plus divers et, par le choc des rencontres, à l'ouverture de brèches dans les sphères de pensées nationale, linguistique ou continentale.

Par exemple, dès l'ouverture de la conférence, on a pris la mesure, et non

sans quelques remous, des cloisonnements qui demeurent, héritage de la colonisation, entre les Africains de langue anglaise et de langue française. Pour la première fois, dans ces rencontres africaines de Caux, les francophones étaient assez nombreux, en particulier grâce à la présence active d'une délégation de onze Camerounais, pour permettre à toutes les sessions d'être présidées conjointement par des Africains anglophone et francophone.

Face à l'apartheid

Par ailleurs, la présence de noirs, blancs et métis d'Afrique du Sud, généralement bannis des rencontres internationales et privés de la possibilité de se rendre dans les autres pays d'Afrique, a permis pour les uns de se sentir moins coupés du reste de leur continent et pour les autres de recevoir une information sur l'Afrique du Sud qui ne soit pas par médias interposés. Cette information était d'autant plus précieuse qu'elle provenait d'hommes et de femmes engagés dans la lutte pour le changement des comportements dans leur pays.

On a ainsi pu sentir ce qu'éprouvent les hommes de couleur vis-à-vis de la situa-

tion de leur pays, mais aussi la détermination de se libérer de toute haine vis-à-vis du blanc chez certains d'entre eux. On a pu se rendre compte des confrontations auxquelles s'expose le blanc avec ses plus proches quand il s'engage pour le changement. On a pu apprécier l'audace et l'humilité de l'un d'eux, Afrikaner, quand il reconnaissait dans sa propre nature les traits de caractère qui créent le système d'apartheid, et ceci afin de mieux les combattre. « Tel est mon pays, tel je suis », disait-il. La confiance et la solidarité qui se sont établies entre eux se sont manifestées par l'émouvant geste d'une femme métisse qui prit l'initiative de faire une collecte quand une de ses compatriotes afrikaner présente à la conférence dut être hospitalisée à la suite d'une mauvaise fracture.

Troisième volet de ces rencontres, la présence de Nord-Américains noirs venus principalement de Richmond en Virginie. On les sentait très à l'aise dans leur contact avec leurs frères de couleur et très soucieux de trouver la façon dont ils pourraient contribuer au développement de l'Afrique.

Enfin, dernier aspect, les relations entre Africains et Occidentaux. « Je ne sens pas l'Europe », m'a dit une métisse sud-africaine au début des rencontres. « il n'y a pas d'échange, vous ne parlez pas de vos



La délégation camerounaise avec quelques-uns de ses hôtes. M. Léonard Eloundou (5^e à partir de la droite) représentait officiellement le Président Biya.



A gauche : répétition de chant pour la délégation ougandaise en vue de la soirée culturelle. A droite : une sortie dans le Valais a permis aux participants de rencontrer des responsables municipaux, agricoles et

de l'éducation d'une communauté montagnarde suisse. Sur la photo, le conseiller agricole en plaines explications sur les alpages. Il s'ensuit une discussion animée sur les modalités du développement.

souffrances ou de vos déceptions. » « Les Européens sont-ils aussi prêts à recevoir de nous que nous à recevoir d'eux ? » m'a demandé de son côté un Zairois.

Ces remarques m'ont fait comprendre non seulement le désir d'une relation d'égal à égal, mais la soif d'une relation tout court. Cela m'a montré la place des liens tissés par l'histoire entre l'Europe et l'Afrique, l'intérêt d'une conférence africaine sur le sol européen et la nécessité pour nous, Occidentaux, d'accorder davantage notre attention à nos partenaires naturels.

Un regard sans complaisance

Une conviction commune sinon unanime s'est dégagée : l'Afrique a besoin de s'imprégner d'une exigence nouvelle. Les quelque cent cinquante participants ont été invités à « contempler les motivations de leur continent », pour reprendre l'expression de l'un des orateurs. C'est en fait un regard sans complaisance et sans fausse pudeur qui a été jeté sur les réalités de l'Afrique et il aura pour le moins provoqué un sursaut des consciences.

La sincérité et la détermination que l'on a pu sentir chez certains de ces hommes et femmes a permis d'aborder avec franchise et courage les sujets qui préoccupent vraiment : la différence de niveau de vie considérable entre riches et pauvres, le cycle infernal de la revanche, de la méfiance, des intrigues et de la peur qui faisait dire à l'un des participants : « L'Afrique n'est pas libre » ; enfin l'absence d'unité nationale, la loi de l'intérêt personnel et la corruption. Mais tout cela était abordé sans découragement ni cynisme. L'espoir qu'on était au travail pour

changer cet état de fait prévalait et la force de conviction des uns avait effet d'entraînement sur les autres.

Un des thèmes abordés fut par exemple : « Comment s'y prend-on avec ceux avec lesquels on a un différend ? » Comme l'a souligné un participant ougandais, c'est faute de trouver une réponse adéquate à une telle question que des pays sont minés par les divisions et se condamnent au sous-développement.

Parmi tout ce qui a été dit, deux réponses ont frappé par leur simplicité. « C'est quand on parle de ses difficultés que l'on trouve l'unité. » Et : « L'homme politique le plus fort est celui qui sait transformer son ennemi en ami. » Ce qu'un autre a exprimé de la façon suivante : « La meilleure méthode pour se débarrasser d'un ennemi, c'est de s'en faire un ami. »

La jeunesse africaine a également été au cœur des préoccupations : fuite des cerveaux vers les pays à gros salaires, agitation et insatisfaction des jeunes intellectuels qui gaspillent leurs chances de participer au développement de leurs pays et fléchissement de la fibre morale. Certains ont attribué cet état de fait au choc né du contact avec l'Occident. Sans doute y a-t-il là une part de vérité. Cependant si le choc des cultures peut provoquer le pire, il peut aussi se révéler un atout considérable et salutaire pour les jeunes de l'Occident comme pour ceux de l'Afrique. La question est de savoir en tirer parti. C'est ce que Caux expérimente.

Le directeur de la résidence universitaire de Gézière, au Soudan, (des échanges d'étudiants de cette université ont été organisés avec la Grande-Bretagne dans l'esprit de Caux) a parlé avec reconnaissance des changements qu'il avait lui-

même constatés dans le comportement de certains de ses étudiants.

J'ai moi-même été frappé par la qualité et la maturité des jeunes présents à la conférence. « Ici, j'ai réexaminé mon caractère, ma personnalité et ce que sera mon rôle chez moi », m'a dit mon camarade de chambre ougandais. Un jeune Tunisien, qui semblait être là en observateur, est soudain sorti de sa réserve quand on lui a parlé de l'idée de « refaire le monde ».

Réalisme

Idéalisme, dira-t-on, oui, mais réalisme et détermination aussi si l'on en juge par cet étudiant zairois qui déchire son permis de conduire « acheté » à un gendarme, par ce Kényan qui refuse une bourse pour un projet qui lui semble inutile à son pays (voir le texte de son intervention ci-contre) ou encore par ce jeune étudiant en médecine égyptien qui, fasciné par l'exigence de ce qui lui est proposé à Caux, décide de rétablir une relation normale avec l'un de ses professeurs et de se préoccuper, étant lui-même copte, des relations entre chrétiens et musulmans dans son pays.

Bien que l'engagement en profondeur soit le fruit d'un lent cheminement intérieur, le thème de la conférence, « une révolution morale et spirituelle, fondement de l'unité et du progrès en Afrique », est un commencement de réponse aux appels lancés par plusieurs chefs d'Etats africains soucieux de moraliser leur pays. L'Afrique, continent aux ressources inattendues, pourrait bien nous réserver des surprises.

Frédéric Chavanne



A gauche : à l'heure du thé, échanges avec des participants du Moyen-Orient. Deuxième à partir de la droite, le directeur de la résidence universitaire de Gézireh. A droite : deux spectacles ont été présentés par les Africains : d'une part, la lecture d'une courte pièce de théâtre en français écrite par des étudiants venus de Montpellier et mettant en scène, avec humour et cœur, les réalités de la situation des étudiants étrangers vivant en France. D'autre part, la pièce de théâtre « L'étape



suivante », jouée par une troupe de jeunes Nigériens (photo ci-dessus). Les répétitions, qui ont exigé de certains d'entre eux, au Nigéria, des déplacements allant jusqu'à 500 km tous les quinze jours pendant plusieurs mois, ont été pour eux l'occasion d'une véritable formation morale et spirituelle. Le chargé d'affaires de l'ambassade nigérienne à Berne, Margaret Ephraïm, venue pour quelques jours à la conférence, a assisté à la représentation.

Retour au Kenya

La décision d'un boursier

L'an passé, j'ai reçu une bourse pour faire des études en Belgique pendant neuf mois. A la fin de cette période, mes professeurs m'informèrent qu'ils prolongeaient ma bourse pour me permettre de faire, en vue de mon doctorat d'océanographie, une étude sur la mer du Nord.

Il m'a semblé en y réfléchissant que ce n'était pas la bonne chose à faire. J'ai donc dit à mes professeurs qu'une étude sur les milieux marins de la mer du Nord ne m'apprendrait pas grand chose sur mon pays et que l'on avait chez nous surtout besoin de connaissances des pêcheries simples et élémentaires.

« Etes-vous en train de refuser le projet de recherche que nous vous offrons ? », m'a demandé mon professeur en me regardant droit dans les yeux. « Oui », lui ai-je répondu.

Le lendemain, mon professeur est revenu me voir et m'a demandé. « Que pouvons-nous faire pour vous ? » Je lui ai dit que j'accepterai la bourse dans la mesure où il m'autoriserait à poursuivre mes études au Kenya, de sorte que mon pays et mes compatriotes puissent profiter du fruit de mes recherches.

Après quelque temps, ma requête fut transmise aux autorités universitaires belges. Un accord fut conclu avec mon gouvernement pour me donner un poste et un projet d'étude supervisé par les Belges. Ma femme et moi rentrons demain au Kenya.

De la peur à la foi

Au moment où le Zimbabwe connaissait de très vives tensions entre les deux principales ethnies, les Shonas (tribu majoritaire à laquelle appartient le premier ministre, M. Mugabe) et les Ndébélés, tensions qui menaçaient le pays de guerre civile, quelques Shonas se sont interrogés sur ce qui devait être leur rôle. Steven Sibaré, l'un d'eux, a rapporté leur initiative lors d'une séance qui avait pour thème : « De la peur au pardon et à la foi. »

Récemment, nous avons eu des troubles dans le Matabélèland. Certains d'entre nous se sont retrouvés à Hararé pour réfléchir à ce que nous devons faire. Nous avons eu une pensée très claire, comme si Dieu nous l'envoyait : « Des Shonas doivent se rendre parmi les Ndébélés afin de comprendre ce qu'ils ressentent et de manifester leur sollicitude ».

Quand nous nous sommes retrouvés pour régler les détails pratiques d'un tel déplacement, nous avons été avertis que la situation était particulièrement dangereuse. La méfiance et la peur régnaient de toutes parts. J'ai soudain pris peur moi-même, à l'instar de chacun de mes amis

réunis là. Finalement, nous avons renoncé à notre projet.

A mon retour à la maison, j'en parlai avec un ami et nous avons décidé de chercher la volonté divine. Le lendemain matin, nous avons eu la certitude qu'il nous fallait y aller.

Nous sommes donc partis. Nous avons été à même de ressentir ce qui se passait chez ceux qui n'étaient pas de notre bord. Cela a enraciné plus profondément mon engagement d'œuvrer pour la réconciliation et le changement dont tout le monde parle. Certaines des personnes que nous avons rencontrées sont à leur tour venues dans notre région par la suite.

Notre pays a besoin de ce genre d'attention les uns pour les autres qui permet de franchir les obstacles qui nous séparent et ainsi de rétablir la paix et la stabilité.

Etre libre de la peur est ce dont nous avons besoin au Zimbabwe. Pour moi, cela signifie de choisir : dépendre de mes peurs ou dépendre de Dieu. J'ai trouvé la liberté en obéissant à ce que je croyais au plus profond de moi être la volonté de Dieu.

PHOTOS : T. Bräckle : p. 11 ; R. Burger : p. 11 ; A. Channer : pp. 3, 6, 7, 12, 13 ; D. Channer : pp. 3, 4, 5, 7, 12, 14, 15 ; S. Faber : p. 10 ; Fransidi : p. 2 ; F. Hodel : pp. 1, 3, 8, 9 ; K. Meyer : p. 6 ; K. Noble : p. 10.

Quatre grands fleuves d'Asie prennent leur source au Tibet ou à ses frontières : le Mékong, l'Indus, le Brahmapoutre et le Yang-tsé-kiang. Ainsi ce puissant royaume d'autrefois, souvent oublié depuis qu'il a été annexé par la Chine, continue de fertiliser la terre pour des milliards d'êtres humains. C'est par cette image que Rajmohan Gandhi, le petit-fils du Mahatma, a rendu hommage au Dalaï-lama, venu à Caux le dernier jour des rencontres de l'été. L'ancien chef spirituel et temporel du peuple tibétain, réfugié en Inde depuis 1959, a fait une intervention à bâtons rompus, en des termes très simples, répondant aussi aux questions de ses auditeurs. Nous publions ici, sous divers intitulés, quelques-uns de ses propos

DE LA PAIX DE L'ESPRIT

Tout le monde s'efforce d'atteindre à la paix mondiale. Celle-ci peut être réalisée par la paix mentale, la paix de l'esprit. Voilà qui est clair et évident. La haine, la colère ne peuvent aboutir à la paix. Il ne sert à rien de parler de paix si l'on a la haine en soi.

Mais comment parvenir à la paix de l'esprit ? La bonne façon, c'est de diminuer en soi la haine et la colère. Mais comment les maîtriser – dans certains cas, c'est impossible, et souvent très difficile – si ce n'est par un combat intérieur entre la colère d'un côté, l'amour, la compassion, le pardon et la tolérance de l'autre ? C'est un combat de tous les instants. Et c'est ainsi que l'on peut graduellement amoindrir les pensées mauvaises. Je m'en porte garant. Faites l'expérience, même pour quelques mois, et vous l'attesterez par votre propre pratique. La foi, le pardon, la tolérance supposent que vous changiez d'abord avant de vouloir changer les autres, avant de pointer le doigt sur leurs défauts et leurs mauvaises actions.

Regardez d'abord à vos propres déficiences. Alors vous pourrez parler avec les autres, sinon vous risquez de voir les autres s'enquérir de votre propre comportement et vous le regretterez ! C'est par la qualité de votre vie que vous parviendrez à la paix mondiale.

DES DIFFERENTS MODES DE PENSER

Les distinctions de race, de religion, de systèmes politiques ou économiques, d'idéologies, ne sont pas importantes. Que vous pensiez en termes religieux ou en

termes opposés à la religion, du moment que vous habitez notre petite planète, vous êtes membres d'une même famille humaine. Et chacun a le droit d'être heureux et de vouloir ce bonheur.

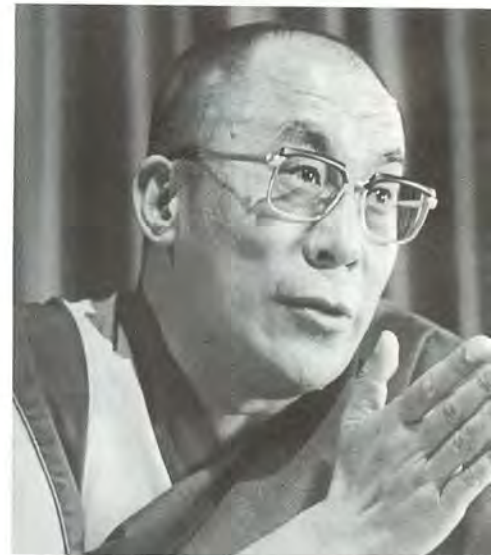
Regardons à la finalité de ces différents systèmes, religions et idéologies. Ils visent tous au bonheur des hommes. C'est pourquoi nous devons respecter le droit et le bonheur de chaque être humain.

APPRENDRE DE SON ENNEMI

La tolérance, le pardon et la patience : vous ne pouvez apprendre ces vertus que de votre ennemi. Car votre meilleur ami, votre maître, votre gourou, votre lama, ne peut vous apprendre ces choses. Mais quand vous rencontrez votre ennemi, vous avez alors votre meilleure occasion de voir dans quelle mesure vous pratiquez ces qualités. C'est alors que vous vous mettez à l'épreuve et que vous diminuez vos pensées mauvaises et que vous augmentez les pensées positives. Votre ennemi deviendra ainsi votre gourou. En un sens, la question de savoir si la motivation de l'autre est bonne ou mauvaise importe peu, dans la mesure où cela vous aide à accepter l'autre. Si vos pensées vont dans ce sens, vous ressentirez à l'égard de votre ennemi non de la rancune, mais de la reconnaissance.

Faisant allusion à son départ forcé du Tibet et à la situation de son pays, le Dalaï-lama a ajouté :

En ce qui me concerne, je pratique la méthode du Mahayāna (Grand véhicule), qui met l'accent sur le respect des autres, sur la destruction de l'égoïsme et l'accroissement de l'altruïsme. Par cette pratique,



c le Dalai-lama



lorsque j'ai traversé la tragédie des temps difficiles, la période la plus sombre de la longue histoire du Tibet, cela n'a eu qu'un effet limité sur la paix de mon esprit, et cela n'est pas un éloge à ma grandeur, mais à la sagesse de la méthode.

RELIGIONS DEISTES ET RELIGIONS SANS DIEU

Deux groupes se distinguent dans la pensée spirituelle mondiale. L'un est basé sur la théorie de l'existence d'un Dieu, du Créateur, tel qu'il est représenté par le christianisme, l'islam, le judaïsme, l'hindouïsme (sauf le jaïnisme).

L'autre groupe comprend le bouddhisme, le jaïnisme, qui n'acceptent pas de Dieu créateur. Ces religions croient aux causes et aux effets.

Pour moi, ces deux enseignements visent à créer un être humain meilleur, plus chaleureux. Ce premier but atteint, on peut ensuite parvenir au salut ou au nirvâna. Mais ce qui importe et ce qui est urgent aujourd'hui, c'est de devenir de meilleurs êtres humains.

J'ai de nombreux amis chrétiens, parmi les moines aussi. Je suis frappé par leur simplicité et leur dévouement au service de l'humanité dans le champ de l'éducation et de la santé. C'est en leur Dieu qu'ils puisent ces qualités. Je me dis parfois qu'il serait difficile de trouver de tels hommes dans la communauté bouddhiste tibétaine. De même, le travail désintéressé est la vraie doctrine de l'enseignement musulman. Nous devrions pouvoir discuter en profondeur et nous connaître plus parfaitement pour arriver à une conclusion unique, à découvrir le but commun. Je suis d'ailleurs fier et j'éprouve quelques satisfactions de voir le développement, ces dernières années, des relations entre bouddhistes tibétains et certains chrétiens, particulièrement parmi les catholiques. Le contact et la compréhension réciproques sont plus proches. Quelques moines tibétains ont rendu visite à des monastères catholiques et ont pu échanger avec leurs hôtes sur les doctrines, les expériences et les disciplines des uns et des autres. Le résultat a été merveilleux. J'en éprouve une grande satisfaction. La recherche de l'entente entre religions différentes enrichit notre propre enseignement.

Les chrétiens travaillent beaucoup dans le domaine social, alors que nous, bouddhistes, nous nous isolons parfois et

faisons un travail social par la prière. Mais est-ce suffisant ?

En même temps, il y a beaucoup de choses que les chrétiens peuvent apprendre des bouddhistes : par exemple la méditation, une certaine technique d'investigation du monde intérieur, l'apprentissage de la patience, de la tolérance et d'un amour et d'une compassion authentiques même à l'égard de ses ennemis. Ces techniques conviennent parfaitement à la pratique du christianisme.

DU RAPPROCHEMENT DE L'EST ET DE L'OUEST

La méthode la meilleure et la plus raisonnable est le contact humain, de personne à personne, de peuple à peuple. Je ne critique ni les décideurs de la Maison blanche ni ceux du Kremlin, mais j'estime qu'il y a parfois un manque de contact humain. Il est clair qu'il y a mécontentement. Ce n'est pas cela qui compte. Si les uns et les autres désirent la paix, s'ils sont des êtres humains, ils auront, qu'ils le veuillent ou non, à vivre ensemble sur cette planète. Pourquoi les présidents Reagan et Andropov ne pourraient-ils se rencontrer face à face et avoir un échange d'homme à homme, non de président à président ? Voilà ce qui, en définitive, contribuerait à réduire la tension. C'est en développant la compréhension et le sentiment humain qu'on parviendra graduellement à réduire la méfiance et à augmenter la confiance.

DES RAPPORTS NORD-SUD

La situation économique mondiale est telle que les continents dépendent considérablement les uns des autres. Pour résoudre les problèmes économiques, une coopération générale et un partage sont nécessaires. Les nations industrialisées doivent se préoccuper sérieusement des peuples pauvres, des nations en voie de développement qui leur fournissent leurs matières premières. De même ces peuples doivent respecter à leur tour les pays occidentaux. Ils peuvent se retrouver comme frères et sœurs et discuter des avantages mutuels d'une telle coopération. La situation économique même nous démontre qu'un système unilatéral ne peut plus durer. ■



En haut à gauche : trois des familles hollandaises qui ont organisé la rencontre. Ci-contre : Mme Dubosq. Ci-dessus et à droite : le jeu, le travail, l'expression publique.



La famille, fondement

CONFERENCE ? Le mot ne convient guère pour décrire cette dernière semaine de juillet où des familles de tous horizons avaient mis le cap sur Caux. Ruche bourdonnante ? Plutôt. En tous cas, M. Germain Bouverat, chef du service de protection de la famille au Département fédéral suisse de l'Intérieur, n'a pas été le seul à remarquer qu'il est rare de voir un débat sur la famille abordé par parents et enfants — ceux-ci allaient de quelques mois à l'âge adulte — sans parler des grands-parents et d'un certain nombre de célibataires. En fait, de quoi s'agissait-il ?

Alors que le monde s'évertue à modifier les lois pour les adapter aux mœurs nouvelles, on s'attaque à Caux aux comportements et aux conflits intérieurs pour que l'être humain et la famille puissent infléchir l'évolution de la société.

Parmi les thèmes des réunions plénières, deux sujets ont particulièrement retenu l'attention : *Les ingrédients de relations durables* et *Guérir les blessures du passé*.

La notion de « durée » des relations est en effet un des apports essentiels de la famille à la société. Comme l'a souligné le

professeur Werner Stauffacher, alors vice-recteur de l'Université de Lausanne, « la durée signifie que nous prenons quelqu'un d'autre en charge, pas seulement pour un moment, mais définitivement ». Cette prise en charge définitive, selon le professeur lausannois, est à la base du mariage comme elle est à la base de la création. « Dieu nous a pris en charge. » Si cette notion de durée est tant récusée par les jeunes de nos jours, cela est dû, pour Stauffacher, au fait que « nous avons détruit l'absolu dans nos vies ». « Il n'y a pas de durée sans absolu. »

S'appuyant sur sa propre expérience — trente-six ans de mariage — le professeur a ajouté : « La durée d'une relation n'est pas un état, mais une histoire. Or une histoire a des crises. Comment nos crises ont-elles été surmontées ? Grâce à des critères moraux absolus, grâce à l'honnêteté, à la pureté, qui nous ont permis dans chaque crise de repartir en avant. » Pour le professeur Stauffacher, la famille est un tissu de relations durables que rien ne peut nous empêcher de transposer dans d'autres secteurs de la vie.

Bien que mariés depuis six mois seulement, deux jeunes Français, Jean-Louis et Florence Nosley, ont apporté aussi leurs réflexions sur la question de la durée des relations. « Savoir qu'on pense être ensemble toute la vie, a déclaré Florence, donne beaucoup de liberté entre nous pour tout ce qui concerne notre vie à deux. On n'a pas forcément besoin de tout découvrir tout de suite. On sait qu'on peut se tromper et recommencer. Le fait de se dire que si l'on se marie, c'est pour la vie,

nous a permis d'oser prendre le temps, avant le mariage, de faire l'un et l'autre, indépendamment, le cheminement nécessaire. »

Le thème « La guérison des blessures du passé » a semblé répondre aussi à la préoccupation de nombreux participants.

Les meurtrissures personnelles sont le combustible de la rébellion et de la guerre. Les témoignages apportés dans ce domaine ont fait retentir un refus du fatalisme : les blessures de la vie personnelle ne doivent pas régir nos attitudes ; elles peuvent être guéries en profondeur. Mieux, les souffrances identifiées et guéries dans l'amour de Dieu peuvent devenir des atouts dans notre vie et aider d'autres à vaincre leurs propres souffrances.

Vouloir la guérison

Pourquoi parler de blessures dans une telle rencontre alors que la famille devrait être et est encore, fort heureusement, un lieu privilégié d'amour et de tendresse ? D'une part parce qu'on ne peut vivre si proches les uns des autres, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, pendant de longues années, sans se blesser mutuellement. Le choc des caractères vivant sous un même toit et le difficile équilibre à réaliser entre les générations forgent les personnalités mais demandent aussi de chaque individu une lucidité sur les distorsions des sentiments, que ce soit du fait des conflits ou des liens de nature trop possessive.

Deux témoignages ont d'ailleurs donné un aperçu des adversités que des êtres



Ci-contre : M. Bouverat, chef du service de protection de la famille, en Suisse, représentant M. Egli, chef du Département fédéral de l'Intérieur.

e toute relation durable

rencontrent dans la vie familiale. Un jardinier de Lausanne, né illégitime et victime des sévices que lui a infligés son père, a dit comment il avait eu le bonheur d'assister, à seize ans, au mariage de ses parents. Il a déclaré : « Mon passé peut être un fardeau à porter. En le ressassant, j'oblige presque les autres à en supporter le poids. Mais libéré de mon amertume, j'ai pu tirer des conséquences positives de cette expérience. »

L'autre récit a été celui de Mme Geneviève Dubosq, dont on connaît les deux ouvrages biographiques : *Bye, bye, Geneviève* et *Dieu sauva mon fils*. Pour elle aussi, des années de rancœur ont été sublimées et toute une lourde expérience humaine mise au service de l'humanité.

Une mère de famille française a souligné la nécessité d'identifier d'abord ses propres souffrances. « Ce qui est grave, ce ne sont pas les blessures ou les conflits, ce sont les conflits qu'on fuit et les blessures qu'on ignore. » Il faut ensuite *vouloir* la guérison. « Cela devient possible, a-t-elle affirmé, lorsqu'on prend conscience du fait que les blessures que nous recevons rayonnent autour de nous, faussant nos autres relations humaines, et se transmettent, que nous ne le voulions ou non, de génération en génération. Mais, pour guérir de nos souffrances, nous devons comprendre également que nous sommes pleinement responsables de la façon dont nous réagissons aux coups que nous recevons. » L'intervenante a enfin insisté sur la nécessité du pardon mutuel, et cela non seulement pour les grandes souffrances que l'on s'inflige les uns aux autres dans la famille, mais aussi sur les petites blessures de la vie quotidienne.

« Pardonner, a dit pour sa part un avocat libanais, c'est comme déchirer ses lettres de créance. Lorsqu'on le fait, on ne peut plus réclamer sa dette à autrui. En un sens on s'appauvrit, mais en même temps on devient libre. Mes vœux les plus profonds, a poursuivi l'avocat en se référant à la situation actuelle au Liban, c'est que ceux de ma communauté, mes coreligionnaires, puissent voir le mal qu'ils ont commis eux-mêmes, qu'ils puissent se repentir, demander pardon et réparer les injustices. »

Créer, apprendre ensemble

Pour qu'adultes et adolescents présents à Caux puissent aborder ces problèmes existentiels, s'est-on contenté d'occuper les enfants ? Loin de là. Ils ont eu de multiples occasions d'apprendre à travailler, à jouer, à créer avec des camarades d'autres milieux, d'autres langues, d'autres continents dans des ateliers aussi divers que la pâtisserie, la musique, la photographie ou le théâtre ou même l'initiation à la montagne. L'objectif lointain, mais qui peut prendre des formes très concrètes dans les relations entre eux, est la création d'un avenir où chacun prend sa part de responsabilité et où règne un esprit de coopération. Ce monde nouveau se traduit aussi par la façon dont les personnes de tous âges participent à la préparation et au service des repas ou à d'autres tâches pratiques.

Quel peut être l'apport spécifique d'un tel rassemblement ? Bien que la vie familiale ne se prête guère à la diffusion publique de ce qui se passe en son sein, nous avons noté cependant quelques



témoignages qui nous ont été confiés au fil des jours : un père qui retrouve la communication avec son fils, les deux décidant d'un commun accord de se réserver chaque jour un moment de partage et d'écoute de l'autre ; de jeunes parents qui, par leur fermeté et leur unité, aident leur garçon de quatre ans à remporter une victoire sur lui-même. Une lycéenne qui peut parler en toute franchise, non seulement à ses parents mais à ses amis, des problèmes d'homosexualité auxquels elle a été confrontée dans son entourage, pour tenter d'y porter remède. Un couple antillais qui fait part des étapes successives par lesquelles il est passé pour surmonter les ressentiments qui s'étaient installés dans leur vie conjugale. Une jeune épouse qui découvre l'importance, pour la solidité de son propre foyer, de mettre au net les séquelles d'une adolescence quelque peu agitée sur le plan sentimental. A son retour de Caux, elle mène à bien ses décisions et trouve ainsi une liberté nouvelle.

Ces témoignages sont le reflet de ce qui fait, de l'avis de nombreux participants, l'essentiel de ces rencontres de Caux : une atmosphère conductrice de changement et d'espérance.

Jean-Jacques Odier



PRESENCE DES AMERIQUES

Vers un rééquilibrage des attitudes

« C'est en assumant une responsabilité commune face aux besoins mondiaux que l'Europe et les Amériques deviendront de vrais partenaires ». Cette formule du Guatémaltèque Luis Puig définit bien l'esprit qui a animé les délégués de toutes les Amériques, du Chili au Canada et des Caraïbes au Salvador, qui ont participé à Caux, du 5 au 12 août, à une rencontre euro-américaine dont le terme-clé était le *partenariat*.

Alors même que se déroulait cette rencontre, la flotte américaine prenait des positions lui permettant, le cas échéant, de faire le blocus des Caraïbes et de l'Amérique centrale. C'est dire quels risques le manque de coopération comporte pour l'ensemble de la région.

Tous les participants présents avaient à l'esprit les énormes problèmes du continent : violence, injustices et inégalités sociales, endettement des gouvernements, guerres civiles... Pour Laurie Vogel, un Britannique qui a vécu près de trente ans dans ces pays, l'Amérique latine est un continent où le désespoir côtoie la conviction que les solutions viendront d'une coopération accrue avec l'Amérique du Nord et l'Europe. « L'Amérique du Nord, constate-t-il, a la technologie, la puissance

financière et la tradition démocratique. L'Europe est forte d'expériences remarquables de rapprochements entre communautés diverses. L'Amérique latine, elle, dispose de vastes réserves de matières premières et d'immenses ressources humaines. Sa population fait preuve d'une étonnante capacité à se tourner vers les valeurs spirituelles, comme l'a prouvé récemment la visite du pape à Haïti, un des pays les plus pauvres de la planète. Ces peuples ne pourraient-ils pas combler le vide spirituel dont souffrent tant de gens en Europe et en Amérique ? »

« L'on m'écoute vraiment »

A Caux, d'homme à homme, et souvent de façon inattendue, furent jetées, au cours de cette semaine, les bases d'une plus grande compréhension entre ces trois continents

Telle cette Américaine de la côte Ouest qui, à peine arrivée à Caux, s'est trouvée parachutée dans un groupe de travail et de discussion où l'on ne parlait pratiquement que l'espagnol. « Ma première réaction a été de croire qu'il y avait eu une erreur. Puis je me suis dit que je devais justement

apprendre à parler avec ceux que je ne comprends pas. Ces journées m'ont beaucoup rapproché des Latino-Américains et j'ai décidé d'apprendre l'espagnol dès que je serai de retour aux Etats-Unis. »

Un diplomate d'Amérique centrale devait dire de son côté, après avoir parlé très franchement de la situation dans son pays avec un parlementaire des Etats-Unis : « Pour la première fois, j'ai senti que l'on m'écoutait vraiment. »

Pour Richard Ruffin, ancien fonctionnaire au Pentagone, les Américains ne sont pas particulièrement « enclins au partenariat ». « Nous aimons le type qui s'en tire tout seul. » Mais aucun pays, fut-il le plus puissant au monde, ne peut faire face tout seul aux besoins de l'humanité. Conscient de ce que beaucoup de gens craignent, « à cause des erreurs du passé », une domination de fait des Etats-Unis sous couvert du principe de coopération, Ruffin devait ajouter : « Je réagis lorsqu'on se sert de nos fautes contre nous, mais si cette réaction m'empêche de ressentir les souffrances des autres, il y a quelque chose qui ne va pas en moi. » Selon lui, les Américains doivent se débarrasser de leurs opinions toutes faites et s'ouvrir à de nouvelles perspectives. (Voir ci-contre les remarques faites également par Mme Ruffin).



Syndicalistes chiliens en compagnie d'un étudiant argentin.



M. Jose Luis Lovo Castelar (à gauche), ambassadeur du Salvador aux Nations-Unies à Genève, en conversation avec MM. Maunoir et Mottu, animateurs du centre de Caux.

Les échanges ont aussi porté sur le besoin de réalisme face aux traits dominants du caractère national des uns et des autres et sur les implications de ce réalisme dans la vie de chacun. Deux Uruguayens ont apporté le témoignage de leur vie de famille et des réconciliations qu'ils avaient vécues. Le sidérurgiste chilien Félix Marin, lui, avait été prisonnier de la boisson. A partir du jour où il avait cessé de boire, il avait eu de nouvelles idées pour sa profession et s'était retrouvé peu après vice-président national de son syndicat. Il siège maintenant dans une commission tripartite (gouvernement, patronat et syndicats) où sont négociées les nouvelles lois du travail devant abroger le droit de licenciement pour fait de grève.

La composante spirituelle

Ancien ministre du gouvernement jamaïcain, M. Howard Cooke a porté un regard critique, malgré les grands progrès que son pays avait connus, sur la période durant laquelle son parti, le parti national populaire, avait été au pouvoir. « Bien que, en tant que socialistes, a-t-il déclaré, nous ayons voulu promouvoir le changement, il ne s'est pas produit de changement dans les cœurs. Les gens estimaient que l'ancien système les obligeait à frauder pour survivre et que cela continuerait ainsi dans un système socialiste. Notre succès électoral fut tel que nous pensions pouvoir largement dispenser les bienfaits. Mais la composante spirituelle manquait à notre philosophie et cela n'a pas duré. C'est à ce niveau-là qu'il faut apporter des solutions.

« En ce qui me concerne personnellement, je sens que j'ai nourri beaucoup de mépris à l'égard de ceux de mes collègues, dans le monde politique, qui ne respectaient pas les mêmes valeurs que moi. C'est ici, à Caux, que j'en ai pris conscience et j'y porterai remède à mon retour. »

Des milliers de décisions

Evoquant l'esprit qui a marqué cette rencontre, le Canadien Paul Campbell devait en tirer les conclusions en ces termes : « La bonne volonté et l'amitié ne sont pas assez puissantes pour déclencher en nous les changements qu'exige la situation de nos continents. La compréhension et la coopération entre nous viendront quand nous chercherons, et trouverons, une autre philosophie de vie — et une autre pratique — que celle qui a donné la preuve de sa faillite et a causé la misère, le chômage, la violence et la souffrance : une philosophie et une pratique de vie qui nous libéreront de la corruption et nous immuniseront contre le matérialisme et la quête de pouvoir caractéristiques et de la gauche et de la droite.

« Ce sont des centaines de milliers de décisions individuelles et quotidiennes qui ont fait de notre société ce qu'elle est. Ce sont des centaines de milliers de décisions qui feront que notre pratique de vie sera imprégnée de l'esprit de Caux. »

S'exprimant au nom de tous les Latino-Américains, Edouardo Molina Olivares, du Salvador, devait déclarer à l'issue de la

rencontre : « Nous rentrons pleins d'espoir et résolus à nous attaquer aux problèmes dont souffrent nos pays. Ici nous avons vu la preuve que ceux qui ont souffert peuvent pardonner à leurs ennemis. Nous devons sortir de l'indifférence et de l'égoïsme car, par notre indifférence et notre refus d'écouter la voix divine, nous nous faisons les complices de la violence, du terrorisme et de l'injustice. »



M. John Davis Lodge, ambassadeur des Etats-Unis en Suisse, lors de son intervention.

Les Etats-Unis et le statu quo

par Randy Ruffin

Rares sont les membres de notre délégation qui ont une connaissance directe de l'Amérique latine ou qui savent l'espagnol. Cette conférence aura été un utile commencement. Nous sommes nombreux à vouloir poursuivre les découvertes faites ici.

Ce qui me préoccupe le plus, c'est que mon pays soit si souvent vu comme prenant parti pour le *statu quo*, protégeant avant tout sa sécurité et ses intérêts économiques. Pourtant, nous sommes tous fondamentalement convaincus de la valeur et de la dignité de chaque être humain.

Nos prises de position semblent se faire le plus souvent dans le mauvais sens. Trop souvent, dans les pays en développement, nos entreprises exploitent une main-d'œuvre à bon marché et ne paient pas le juste prix pour les matières premières qu'elles achètent. Ou alors nous avons tellement peur du communisme que nous fermons les yeux sur le comportement inacceptable de dirigeants qui se déclarent adversaires du communisme.

Tout en restant convaincue que la liberté est un bien infiniment précieux et que le communisme nie à l'individu sa vraie valeur en tant que créature divine, je

sais qu'il y a, dans des pays non communistes, des millions de gens dont les droits fondamentaux sont baloués et dont la vie est dépourvue de tout sens. J'aspire à ce que mon pays puisse aider ces peuples plus directement.

Il n'est pas facile de changer les choses dans un grand pays comme le nôtre. Je me sens dépassée par la taille gigantesque de nos entreprises et par la difficulté qu'il y a à atteindre nos dirigeants et à leur parler en toute franchise.

Pourtant, je sais qu'il existe un dessein divin et que l'Amérique n'est pas un monolithe. Sa politique est la résultante des actions de nombreux groupes, aux intérêts parfois divergents. Il y a débat. Les choses ne sont pas décidées à l'avance.

Nous repartons de Caux non pas pour former un nouveau groupe de pression, mais décidés à agir auprès d'un certain nombre de personnes dans le gouvernement, dans la presse et dans les milieux d'affaires, et à le faire en collaboration avec des non-Américains qui peuvent nous aider à voir les problèmes dans une perspective nouvelle.

(Déclaration faite lors de la séance de clôture de la session américaine)



Des industriels face à la crise

« Humaniser l'économie ». C'est peut-être là l'expression qui résume le mieux l'objectif que visent les animateurs et les participants des rencontres rassemblant chaque année à Caux des partenaires de la vie économique, venant de tous les continents. Bien que ce soit la préoccupation de tous depuis des décennies, elle reste d'actualité. Et le Réarmement moral, par son aspect pratique, permet des réalisations sur le terrain qui font des sessions de Caux un forum toujours riche en expériences nouvelles.

En cette fin d'août 1983, le visiteur était frappé par l'importante participation américaine et par la présence de nombreux jeunes, diplômés d'écoles d'ingénieurs ou d'universités, entrant dans l'industrie avec le désir de participer à cet effort, plusieurs d'entre eux étant, il faut le préciser, fils ou petit-fils d'hommes ayant créé ou dirigé leurs entreprises dans cet esprit.

La délégation américaine se faisait remarquer par sa grande variété, depuis les *executives* de grandes entreprises nationales ou multi-nationales (United Technology, Scoville, Consolidated Coal, Honeywell, etc.), jusqu'aux jeunes informaticiens se lançant dans tel secteur précis de l'électronique ou de la biotechnique ou ces deux permanents délégués par la puissante fédération syndicale (A.F.L. - C.I.O.) de l'Etat de New York ou encore M. Leon Sullivan, personnalité noire bien connue aux Etats-Unis, compagnon de lutte de Martin Luther King et aujourd'hui membre du Conseil d'administration de la General Motors (voir encadré ci-contre).

La matinée consacrée à l'épineux problème du protectionnisme, propice aux affrontements, surtout lorsque se trouvent dans la salle des industriels japonais,

américains et européens, a donné lieu à des exposés d'une grande hauteur de vue. Avant que M. Masataka Okuma, conseiller spécial de la Société des automobiles Nissan, ne présente son point de vue, M. Olivier Giscard d'Estaing, vice-président de l'INSEAD (Institut européen d'administration des affaires, Fontainebleau), avait introduit le sujet.

L'économie au service des hommes

Les supporters du libre-échange et les protectionnistes qui se trouvent dans cette salle, a-t-il dit en substance, ont sans doute « d'excellentes justifications pour leurs positions ». Se refusant à aborder le problème du point de vue des gouvernements ou de celui de « l'économiste froid et sans cœur », il a parlé au nom d'un « idéal commun », avec trois objectifs : « que tous les peuples disposent des moyens techniques, financiers et humains qui leur permettent d'accéder à une certaine prospérité ; que chaque pays atteigne une balance équilibrée dans ses échanges extérieurs et que se développe une économie mondiale au service des hommes, [c'est-à-dire à même de] lutter contre le paupérisme. »

« Nous ne sommes pas mûrs pour garantir un libre-échangisme mondial, devait conclure M. Giscard d'Estaing après avoir suggéré un certain nombre de moyens. Cependant, ce doit être notre objectif et nous devons avoir des politiques convergentes dans le domaine économique et dans le domaine social par un réajustement des charges salariales. Le

grand facteur de progrès du tiers monde sera une élévation des rémunérations. Il s'agit de retrouver le vieux pari d'Henry Ford qui disait : « Je donne de hauts salaires aux ouvriers de l'industrie automobile pour qu'ils achètent mes produits. » Quand on aura une politique d'accroissement assez rapide des rémunérations dans les pays du tiers monde, on arrivera à créer un pouvoir d'achat qui sera un facteur d'entraînement de ces économies. Et puis [il faut rétablir] une saine politique monétaire, car nous sommes dans un chaos qui fausse complètement la circulation des produits. Enfin, nous devons négocier, mais le faire dans un esprit de progrès, de compréhension et surtout de solidarité mondiale. »

Après la séance, de nombreux échanges, en particulier dans les groupes de discussion, ont permis de pousser plus avant le débat. Ce qu'ont beaucoup apprécié les participants japonais. Ceux-ci viennent année après année à Caux, qui leur apparaît comme un des rares endroits où ils peuvent discuter dans une atmosphère libre de tout jugement et de toute arrière-pensée.

« Il est essentiel d'envisager de tels problèmes dans la perspective de l'autre si l'on veut parvenir à des solutions, devait commenter l'ambassadeur du Japon à Berne, qui a participé à cette journée. La confrontation ne résoudra rien. J'ai appris durant ce débat la bonne façon d'aborder le problème [du protectionnisme]. »

La question du temps de travail

« Chômage, fatalité ou opportunité ? » Tel était le thème, audacieux, d'une autre séance au cours de laquelle M. Willi Haller, d'Allemagne fédérale, a présenté ses idées et ses conceptions sur une nouvelle gestion du temps de travail (voir *Changer* n° 137, mars 1983). Exhortant son auditoire à appliquer au problème du travail la formule de Frank Buchman : « Il y a assez dans le monde pour les besoins de tous, mais pas pour la convoitise de chacun », M. Haller a présenté l'alternative dans les termes suivants : « Ou bien nous continuons de considérer le principe de la concurrence comme la pierre d'angle de l'économie de marché, ou bien nous faisons nôtre l'idée qu'il faut à l'économie mondiale une concurrence modérée et nous appliquons cette idée au marché du travail, dans un esprit de coopération et de solidarité.

« La justice exige donc, a-t-il ajouté, une nouvelle répartition du travail rémunéré,



Après la séance sur le protectionnisme (de g. à d.):
M. James Thwaites, économiste canadien, M. Olivier Giscard d'Estaing, M. Goto, délégué des automobiles Nissan pour l'Europe, et M. Okuma, conseiller spécial de la société Nissan.

Un appel aux entreprises du monde entier

Ancien compagnon de Martin Luther King dans la lutte pour les droits civiques des noirs américains, membre du Conseil d'administration de General Motors, le pasteur Leon Sullivan est le promoteur d'un vaste réseau de centres de formation professionnelle de jeunes noirs aux Etats-Unis et dans plusieurs pays d'Afrique. Il est aussi l'auteur des *Principes Sullivan*, auxquels adhèrent deux cents entreprises américaines opérant en Afrique du Sud. Il s'agit d'un code de conduite par lequel ces entreprises s'engagent à mettre un terme à toute discrimination raciale sur le lieu de travail, dans les salaires, dans la formation professionnelle, et en ce qui concerne toutes les prestations sociales.

Lors de son intervention à Caux, il a lancé un appel aux entreprises du monde

M. Leon Sullivan
avec des
délégués
du Nigéria



entier ayant des établissements en Afrique du Sud pour qu'elles se rallient à ce code de conduite, d'autant plus qu'il estime que les entreprises européennes sont « misérablement en retard » dans ce domaine. « Animé de l'espoir que j'ai trouvé dans le Réarmement moral, a-t-il déclaré aux participants à la rencontre *L'homme et l'économie*, je cherche à jeter des ponts de compréhension entre les races d'Afrique du Sud. Vous pouvez faire de vos affaires dans ce pays un formidable instrument de changement. Car l'on ne peut pas justifier

morale sa présence là-bas si c'est pour y faire du profit alors que ceux que l'on fait travailler souffrent de la pauvreté et de la discrimination. »

Evoquant les maux endémiques du tiers monde que sont la faim, le chômage et l'absence d'espoir, M. Sullivan a ajouté : « Les entreprises doivent cesser de ne penser qu'à leur bénéfices. Elles doivent aussi donner dans les pays où elles sont présentes. L'ennemi du capitalisme, ce n'est pas le communisme, c'est l'égoïsme des capitalistes. »

un usage satisfaisant du temps ainsi libéré et un changement de nos objectifs de vie : de la satisfaction des besoins matériels à la poursuite d'objectifs immatériels, de nature morale et spirituelle. Il s'agit de réorganiser nos priorités. »

Il devait ensuite résumer en cinq points les démarches à entreprendre pour parvenir à une nouvelle gestion du temps de travail et, par là, à une diminution du chômage :

- 1) Réduction volontaire et individuelle du temps de travail et promotion du partage du temps.
- 2) Réduction d'au moins 10 % du temps de travail hebdomadaire, avec réduction de salaire.
- 3) Introduction d'années sabbatiques, dont la rémunération serait financée par des économies prises totalement ou partiellement sur le salaire des années antérieures.
- 4) Débuts et fins de carrière abordés de façon progressive.
- 5) Réduction, puis suppression, du paiement des heures supplémentaires et de toutes les primes pour travail posté. Introduction d'une rémunération de ces services sous forme de temps libre.

A quoi M. Haller a ajouté le développement systématique d'un deuxième marché du travail destiné à tous ceux que l'économie salariale ne peut pas employer et à tous les emplois à créer pour lesquels on ne trouve jamais l'argent nécessaire.

Les déclarations de M. Haller ne se limitent pas à la théorie. Il a payé de sa personne en quittant sa situation de co-directeur d'une entreprise d'électronique pour se consacrer entièrement, dans le

cadre d'une association appelée *Arbeit für alle* (Du travail pour tous) à une activité de consultant. Il a déjà aidé plusieurs entreprises allemandes, dont un grand magasin employant 2 000 personnes, à complètement réorganiser la gestion de leurs horaires dans le sens des idées énoncées ci-dessus.

Son exposé fut suivi de la présentation d'exemples concrets fournis par plusieurs participants à la conférence. Le chef du personnel d'une entreprise allemande de quincaillerie d'ameublement a raconté comment il avait cessé d'embaucher du personnel temporaire pour des coups de feu saisonniers afin d'employer sur une base permanente, mais à temps partiel, un personnel féminin qui est ainsi en mesure d'améliorer, bien que de façon sporadique, les revenus du ménage.

Formation

D'autre part, un Anglais qui utilise sa retraite en travaillant bénévolement comme « consultant en formation » a repris la question du « deuxième marché du travail » abordée par M. Haller et rappelé qu'il y a dans le monde de nombreux travaux qui ne sont pas faits parce que, pour différentes raisons, on ne trouve pas les gens pour les faire. En liaison avec les autorités de sa région, il a mis sur pied un programme de formation destiné à des jardiniers. Il a aussi, dans sa ville, où certains bâtiments et certaines façades ont besoin d'être restaurés, mis au travail des jeunes chômeurs en formation

dans les métiers du bâtiment, et ce avec l'aide de l'architecte de la ville et de cadres du bâtiment à la retraite.

L'exposé le plus apprécié de la session fut probablement celui du jésuite John Lucal, conseiller religieux auprès du directeur de l'Organisation Internationale du Travail, sur le sujet : « La place du travail dans la vie personnelle ».

Pour le père Lucal, recoller les morceaux du puzzle que sont le chômage (« cette autre forme d'holocauste »), l'immensité des besoins et des ressources à la surface du globe, les possibilités infinies de l'humanité en intelligence et en main-d'œuvre, constitue le plus grand défi de notre époque.

L'essentiel de son intervention, au cours de laquelle il s'est beaucoup appuyé sur l'encyclique de Jean-Paul II *Laborem Exercens*, a porté sur la valeur du travail. « Le but, c'est la perfection du travailleur en tant que personne, a-t-il dit. Par le travail, l'homme crée son propre monde, se crée lui-même. Par le travail nous devenons différents. En travaillant, nous nous façonnons nous-mêmes, nous faisons de nouvelles expériences. Ainsi le travail est-il intimement lié à notre identité. » A propos de la perfection qu'implique le travail, le père Lucal a précisé qu'elle « repose obligatoirement sur des facteurs spirituels, sur un élément transcendant, quelle que soit notre religion ou notre foi » (1).

Philippe Lasserre

(1) Nous reproduisons dans un prochain numéro de larges extraits de l'intervention du père Lucal.

Lors de son premier vol avec Swissair, Florian Bochatay en a vu de toutes les couleurs avant de voir l'Amérique.



L'oncle d'Amérique qui vous invite, ça existe. C'est arrivé à Florian, le jour de son anniversaire. A partir de ce moment-là, il a joué à l'homme du monde.

Il a d'abord téléphoné à Swissair pour commander son billet. La prononciation de Niou Yoark a dû démontrer qu'il n'en était pas à son premier semestre d'anglais. Mais lorsqu'on lui demanda s'il avait l'intention de séjourner au moins 14 jours, s'il voulait voyager un mercredi - ces deux possibilités étant meilleur marché - s'il avait déjà réservé un hôtel ou s'il avait besoin d'une voiture de location - il existe des arrangements intéressants - ou s'il voyagerait au tarif normal, et quelle classe il préférerait, il demeura un instant bouche bée.

C'est toutefois parfaitement décontracté

qu'il se présenta, le jour du départ, au guichet d'enregistrement, à l'aéroport. Fumeur ou non fumeur? Une place côté fenêtre ou côté couloir? Avec l'écran de projection bien en vue? - Oui, volontiers.

Mais c'est dans l'avion que les choses se compliquèrent: désirait-il lire en anglais, en allemand, en italien, en espagnol ou «La Suisse»? Quel apéritif préférerait-il? Lequel des deux menus avait-il choisi, et avec quel vin, et puis café ou thé? Et après tout cela: un petit digestif? A vrai dire, le meilleur digestif fut, pour Florian, d'entendre la voix de Paul McCartney dans ses écouteurs. Et le reste du vol fut un vrai rêve.

Ce n'est que lorsqu'il vit que l'on pouvait même acheter, avec une carte de crédit, des marchandises hors taxes, qu'il comprit

que pour devenir un homme du monde, il ne suffisait pas de prendre l'avion. Et que lorsqu'une serviette orange toute chaude vous est offerte avec le sourire, la meilleure chose à faire est encore de l'accepter avec le sourire.

Quatre semaines plus tard, Florian Bochatay a décidé de prolonger de deux semaines son séjour aux USA. Lorsqu'au bureau de voyages Swissair où il allait faire modifier la réservation de son vol de retour, il entendit: «Donnez-nous votre numéro de téléphone, nous allons envoyer un télex à Cointrin, d'où vos parents seront prévenus», il se rendit compte que Swissair était vraiment la compagnie de l'homme du monde.

swissair 